naturel aussi que la langue ait fini par renoncer à l'emploi illogique de *dont*.

Enfin, si une construction comme : « que je m'en souvienne » avait vécu, ce procédé aurait réellement introduit dans la construction un pronom (*en*), qui aurait dépendu réellement de *souvenir*. Mais cela n'aurait en aucune façon prouvé — comme on l'a prétendu — que *dont* dépendrait aussi de *souvenir*. Il ne faut jamais remplacer une construction par une autre pour conclure de la seconde à la première. C'est ce que faisait Tobler en concluant de *dont* à *que*, comme nous l'avons vu plus haut. Nous espérons avoir réussi à démontrer aussi qu'il avait tort de considérer *dont*, par définition et *a priori*, comme un pronom, et que c'est, au contraire, une *conjonction*.

III

SUR UNE « MÉTHODE » D'ANALYSE SYNTAXIQUE

Dans un travail intitulé *La proposition infinitive simple et subjective dans la prose française depuis Malherbe* [1], M. Eringa s'est proposé d'« étudier la valeur expressive de l'infinitif et des mots qui l'accompagnent et dont il dépend, préciser le sens des morphèmes marquant les rapports rationnels entre les idées exprimées, examiner les conditions sous lesquelles la phrase se développe ou se divise » (p. 6). Il a « cherché à combiner la méthode historique avec la méthode psychologique » (Avant-propos, v). Il « se flatte d'avoir appliqué une méthode qui, unissant la logique avec le sentiment [2], permettra de rendre compte d'un certain nombre de phénomènes grammaticaux que le raisonnement pur s'efforce inutilement d'élucider » (p. 243).

*
* *

Avant d'examiner cette méthode elle-même, il ne sera pas inutile de dire un mot de la façon dont l'auteur la présente.

Pour comprendre le titre de l'ouvrage, il faut se rendre compte que M. Eringa appelle « proposition infinitive » toute phrase qui

1. Paris, Champion, 1924.

2. L'auteur a voulu dire : « une méthode qui tient compte aussi bien de l'élément logique que de l'élément sentiment (ou : affectif) ».

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

contient un infinitif, donc, par exemple : « Durer inhumaine, quel langage pour demeurer inhumaine » (p. 43). Il appelle « subjectif » ce que les syntacticiens appellent en général « affectif ». Enfin, on constate que les propositions simples ne constituent qu'une partie de la matière qu'il étudie.

Passant alors à l'Introduction, on constate que, pour M. E., « la pensée et le sentiment sont les deux facultés de l'âme humaine qui déterminent non seulement l'emploi des mots, mais aussi la structure de la phrase ». Il y a pourtant un troisième élément qui détermine la structure de la phrase : la grammaire. Il faùdra voir si l'auteur en a tenu compte. Toute cette Introduction est pleine de grands mots, de grands noms, ici et là légèrement naïve [1], et, dans son ensemble, absolument superflue, c'est-à-dire sans aucune utilité pour la démonstration elle-même.

L'ouvrage lui-même compte 243 pages, dont au moins 150 d'exemples [2], la plupart entièrement superflus, tandis que, là où l'on en demanderait — dans les passages où l'auteur applique sa méthode « historique » —, on n'en trouve toujours que très peu. Le dernier « chapitre » a deux pages, suivies de seize pages d'exemples. La démonstration proprement dite ne comprend ainsi qu'une trentaine de pages, ce qui d'ailleurs nous évite le danger d'en perdre de vue l'ensemble : on peut relire le « livre » en entier toutes les fois qu'on a besoin de se rappeler un détail.

Enfin, il convient de signaler encore dans le corps de l'ouvrage un certain « lyrisme » tout à fait déplacé dans un travail scientifique ; je pense à des phrases comme celles-ci : « La nature de la langue française est d'être claire, logique et nerveuse » (p. 8) ; ou : « *Il faut*, après avoir décrit une courbe sémantique élégante, va rejoindre les adverbes de mode, etc. » (p. 132) ; ou, en parlant d'une phrase comme : *Corriger de pareils vers ! Cela ne peut se corriger !* où l'on a « détaché » l'infinitif : « la perception auditive, se

1. Par exemple, dans des phrases comme celles-ci : « La distinction de sémantèmes et de morphèmes, qui s'applique à toutes les langues citées par M. Vendryes, est, à cet égard, d'un intérêt capital » (p. 4) ; ou : « L'infinitif français est devenu un vrai sémantème, et comme tel il mérite avant tout de nous arrêter » (p. 6) ; ou : « Le français possède éminemment cette sobriété classique qui ne se dément à aucune époque de sa littérature » (p. 8).

2. Il y a, en outre, au moins un millier de « notes », presque exclusivement consacrées à indiquer les pages où se trouvent les phrases citées, et qui, au total, forment une cinquantaine de pages du « livre ».

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

confondant avec le souvenir et l'imagination, donne à l'idée énoncée par l'infinitif toute sa puissance évocatrice, et fait jaillir les flots de l'émotion » (p. 32); ou encore : « La simplicité de sa forme [de l'infinitif] concourt avec la richesse de ses fonctions pour en faire un instrument d'une docilité et d'une précision admirables » (p. 10). La « précision » admirable de l'infinitif? Il y a un manque de simplicité et de précision dans la terminologie et dans le style de l'auteur, style *très dangereux* en matière de syntaxe scientifique!

*
* *

Passons maintenant à l'examen de la méthode de M. Eringa. Au lieu de nous engager dans la voie des discussions générales, toujours plus ou moins vaines, nous allons tâcher de la juger d'après ses *résultats*.

D'abord : comment la méthode en question réussit-elle à « préciser le sens des morphèmes marquant les rapports rationnels entre les idées exprimées » ?

Prenons la préposition *de* devant l'infinitif.

Pour M. Eringa, *de* a toujours une valeur logique, le plus souvent causale.

Dans des phrases comme : *Quelle agréable surprise de trouver...* ou : *Le beau projet que celui de prendre son mari pour confident !* « la préposition *de* exprime le rapport de cause entre l'action énoncée par l'infinitif et le sentiment que traduit le substantif combiné ou non avec un adjectif » (p. 51).

Dans la construction : *y avoir* + *substantif* + *infinitif prépositionnel*, on peut rencontrer *de* au lieu de *à*, « pour marquer le rapport causal entre l'action représentée par l'infinitif et le sentiment qu'implique la locution impersonnelle et qui se concentre dans le substantif » [1], p. ex. : *Il y a du plaisir de voir...* (p. 146).

Lorsqu'on se sert exceptionnellement de *de* au lieu de *à* après *Il reste*, « on commence à concevoir l'existence comme le résultat, le corollaire de l'action exprimée par l'infinitif », p. ex. : *Il ne restait plus que de savoir si...* (La Bruyère) (p. 152, 156).

La préposition *de* « marque le rapport de causalité entre l'idée

1. Je ne comprends pas ce que veut dire : « le sentiment qu'implique *y avoir* et qui se concentre dans le substantif ».

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

exprimée par l'infinitif et celle qu'énonce le verbe impersonnel » (p. 183), p. ex. dans : *Il suffit de bien juger pour bien faire* ; *Il ne sert de rien de dire... ; Il importe de savoir*, etc. M. Kjellmann, auteur de deux études sur l'infinitif du sujet logique, a mieux compris la valeur de *de* dans tous ces cas, en l'appelant une « cheville grammaticale n'ayant pour fonction que d'unir les deux idées », un « pur instrument grammatical n'ayant qu'une fonction toute formelle » [1]. M. Eringa n'a pas même essayé de réfuter cette opinion, si contraire à ses conceptions linguistiques et *si importante pour son sujet*.

De devant l'infinitif historique signifierait, d'après M. Eringa, « le lieu [2], et, par conséquent, le point de départ, le commencement de l'action verbale ». Comme on le sait, Darmesteter, Körting, Meyer-Lübke, Brunot, presque tous les romanistes, considèrent ce *de* comme « explétif ». Ici encore, M. Eringa se contente de citer cette opinion dans une note (p. 20), sans s'y arrêter un seul instant. Il discute exclusivement l'opinion de M. Haupt, qui croit que *de* dénote, dans ce cas, une « action accomplie », puis il donne sa propre opinion. Il rejette *a priori* l'opinion que *de* pourrait être, au moment où ce signe commence à être employé devant l'infinitif historique, et même encore actuellement, un mot vide de toute valeur logique dans : *Grenouilles de sauter*. Cette question fondamentale pour le sujet qu'il traite ne fait même pas question pour lui. *De* a toujours une valeur logique ; lorsque *rien* ne fait sentir cette valeur, il l'admet, sans plus. Ce n'est même pas sa « méthode » qui lui fait trouver cette valeur logique ; cette conception est pour lui un dogme, un axiome ! Nous verrons plus loin pourquoi.

A propos d'une construction comme : *Il est en votre pouvoir de n'aimer que vous*, M. Eringa fait remarquer que : « exprimer par *de* le rapport causal entre l'infinitif sujet et le prédicat convient essentiellement aux verbes impersonnels » (p. 92).

Arrêtons-nous un instant à ce dernier cas ; les raisonnements de l'auteur sont ici très caractéristiques de sa « méthode ».

Considérant *de* comme un signe à valeur logique dans : *De n'aimer*

1. H. Kjellmann, *La construction de l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle en français, des origines au XV^e siècle* (Upsal, 1913), et *La construction moderne de l'infinitif du sujet logique en français* (Upsal, 1919). Voir ce dernier ouvrage, p. 2.

2. M. Eringa veut dire : « le point de départ au point de vue local », comme semble le prouver la suite de sa phrase (p. 21).

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

que vous-même est en votre pouvoir (p. 92), M. Eringa tâche d'expliquer pourquoi ce *de* logique peut introduire un infinitif sujet. Il prend alors comme point de départ l'infinitif avec *de* dans sa fonction de sujet logique de verbes impersonnels. Il rappelle ensuite le fait que des verbes personnels peuvent devenir impersonnels. « On s'explique dès lors que l'infinitif prépositionnel, caractéristique comme sujet logique des verbes impersonnels, peut devenir le sujet simple de la phrase ». Comme exemple de ce dernier cas il cite des phrases telles que : *Mes de conter ne de retraire*, *As janz que je sui*, *ne vos chaille* (Chrestien de Troyes), ou : *De Blonde veoir li est tart* (Beaumanoir), où rien ne prouve pourtant que le verbe soit personnel [1], ni que *de* ait une valeur causale. Enfin M. Eringa croit trouver une confirmation de cette théorie chez Malherbe, qui, dans son *Commentaire sur Desportes*, critique la phrase : *De n'aimer que vous-même est en votre pouvoir* en ces termes : « Mal parlé ; il faut dire : N'aimer que vous-même, etc., ou bien : il est en votre pouvoir de n'aimer que vous ». Mais rien ne prouve que ce soit l'emploi d'une préposition *logique* que Malherbe reproche à Desportes ; c'est plutôt l'emploi d'une préposition *superflue*, vide, employée au début de la phrase, qui le choquait.

Toute cette analyse « historico-psychologique » repose donc sur :

a) une conception arbitraire de la valeur de *de* ;

b) une analyse arbitraire de constructions du moyen âge ;

c) une interprétation arbitraire d'une remarque de Malherbe.

De est réellement causal dans une phrase comme : *Il a été puni d'avoir été si cruel*, et, d'après beaucoup de grammairiens, dans : *Qu'avez-vous donc, de manger si peu ?* Mais *de* n'est *jamais* causal dans *aucune* des phrases « analysées » par M. Eringa [2].

1. Dans les autres phrases du moyen âge citées par M. Eringa, nous avons les verbes : *cunvient*, *biau me soit*, *me semble bon*, qui peuvent *tous* être impersonnels, et dont *aucun* n'est par suite probant pour sa thèse. Bien au contraire, il est permis de se demander si l'emploi de *de* + *infinitif* ne les signale pas plutôt comme impersonnels. D'ailleurs, même considérés comme des verbes personnels, ils ne prouveraient en aucune façon la théorie de l'auteur.

2. Il n'y a qu'un seul endroit où M. Eringa reconnaisse à *de* et à *à* un sens « affaibli au point qu'on ne les distingue plus l'un de l'autre » (p. 154). Hélas ! ce n'est qu'une lueur bien passagère, dont l'auteur n'a pas vu l'importance *fondamentale* pour son sujet.

Dans sa « Conclusion » il dit encore : « La signification de *de* s'affaiblit dans la mesure de son extension ; elle finit par s'adapter automatiquement à l'infinitif ».

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

Avant de montrer maintenant à quoi tient, en premier lieu, cette erreur fondamentale sur la valeur d'un *morphème*, nous allons examiner les résultats de la méthode de M. Eringa appliquée à un *sémantème*, à l'infinitif lui-même.

*
* *

Admettons qu'on veuille dire que c'est un grand chagrin de ne pas voir sa femme dans les premiers jours du mariage.

On peut dire : *Quel chagrin ! Ne pas voir sa femme...!*

On peut dire aussi : *Quel chagrin de ne pas voir sa femme... !*

Dans le premier cas, tout rapport formel et logique manque.

Dans le second cas, les deux pensées sont étroitement unies dans un rapport de subordination formelle.

Admettons maintenant, avec M. Eringa, que la première phrase confient plus d'émotivité que la seconde. A quoi cela tiendrait-il ?

Pour M. Eringa, l'infinitif aurait « *transmis* son caractère émotif aux termes qui l'accompagnent ». Par là, sa « force émotive *latente* aurait diminué » ; par l'adjonction de *de*, sa « puissance évocatrice » s'amoindrit.

Nous avons ici l'application à un cas spécial de la thèse suivante : l'infinitif a une force émotive *latente* très grande, qu'il peut *transmettre* à d'autres termes, et qui s'affaiblit à mesure que d'autres parties de la phrase se chargent d'émotivité.

La réalité est tout autre.

L'infinitif peut être chargé d'émotivité, et il peut ne pas être chargé d'émotivité, tout comme beaucoup d'autres éléments linguistiques, sémantèmes ou morphèmes. Mais il n'a rien de « latent ». Il ne peut rien « transmettre » du tout. Il « recevra », pour ainsi dire, de l'émotivité lorsqu'il sera infinitif historique, ou infinitif exclamatif. Il n'en a pas « reçu » dans *Il est temps de partir*, à moins qu'il n'en reçoive dans certaines constructions affectives, p. ex. dans *Il est temps de partir ou de mourir !* Mais — et c'est là l'essentiel — quand l'infinitif n'est pas chargé d'émotivité, il n'a pourtant rien « transmis » à d'autres termes. L'individu qui parle charge un signe linguistique

Rien n'est plus vrai ; mais rien n'est plus en contradiction avec *toutes* ses analyses, avec *tous* ses raisonnements, puisqu'il attribue *partout* un sens logique à *de*, même dans les phrases *les plus modernes*, excepté dans le seul passage cité au début de cette note. Voilà qui s'appelle « conclure » !

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

d'émotivité, mais ce signe ne tire pas cette émotivité d'un autre terme linguistique. J'avoue que je ne comprends pas comment il est même possible d'imaginer le contraire. Et pourtant « latent » et « transmettre » n'ont pas, pour M. Eringa, d'autres significations que celles que je leur donne ici. Un infinitif qui transmet son émotivité latente à *de* est pour moi une pure fantaisie !

Ailleurs, M. Eringa dit que « la fortune actuelle de l'infinitif s'explique par le fait que c'est la partie du verbe la plus propre à rendre les nuances du sentiment » (p. 9). Mais, dans l'immense majorité des cas, l'emploi de l'infinitif représente une simple *économie*, notamment partout où il est sujet, prédicat ou régime. L'infinitif est surtout précieux parce qu'il permet très souvent d'*économiser*, quand on dit, p. ex. : *Il est temps de partir* au lieu de : *Il est temps que nous partions*, ou : *Je veux mourir*, au lieu de : *Je veux que je meure*. Comme la langue s'en passerait facilement, si l'infinitif ne servait pas surtout à cela ! Il est parfaitement vrai qu'on choisit quelquefois l'infinitif pour rendre plus efficace l'élément affectif dont on veut charger le verbe : ainsi, lorsqu'on se sert de cette forme « neutre » comme infinitif historique ou exclamatif. Je me demande si M. Eringa n'a pas été dupe d'une généralisation absolument erronée de cette constatation bien connue [1]. Cette hypothèse expliquerait bien des choses ! Mais n'insistons pas.

*
* *

Après avoir constaté à quel point la « méthode » de M. Eringa est incapable de déterminer le sens soit d'un morphème, soit d'un sémantème, nous allons examiner maintenant d'un peu plus près cette méthode elle-même, pour tâcher de découvrir les *causes* de cette incapacité d'analyser des constructions syntaxiques, même très simples.

Pourquoi M. Eringa suppose-t-il toujours une valeur logique à *de* ? Parce qu'il n'analyse pas les constructions modernes avec *de* en tenant compte des fonctions modernes de cette préposition : *de* est « originairement » un signe à valeur logique : il l'est *donc* encore !

1. M. Eringa appelle cette constatation banale : « notre hypothèse sur leur origine [c'est-à-dire sur l'origine de ces phrases avec infinitif émotif] psychologique » (p. 25). C'est charmant de naïveté !

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

Le fait que *de*, dès le haut moyen âge, est fort loin d'avoir toujours une valeur logique ; le fait que, depuis des siècles, ce peut être un mot vide, capable de servir de simple signe introducteur de l'infinitif, capable de servir de simple signe de transition, sans autre fonction que de combler un hiatus syntaxique, et alternant depuis le moyen âge avec *à* également affaibli, ces faits, établis dans nombre de travaux, M. Eringa les ignore, ou du moins les écarte, en s'en débarrassant par le renvoi en note de quelques titres d'ouvrages. De latin avait une valeur logique ; *de* français « vient de » de latin : *de* français a donc aussi une valeur logique. Même là où rien ne permet de la sentir !

Pour l'infinitif, c'est encore la même « méthode » !

D'après M. Eringa, les notes rapides jetées par tel ou tel auteur dans son journal intime et servant de point de repère à des travaux plus complets, représentent une idée modale de désir, de volonté. Exemple : Pascal, *Pensées* : « Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même, des divisions de Charron... ». Ou encore : « Quand on vient voir un pays, lire les mémoires qui s'y rapportent ». Cette idée modale, « qui se fait immédiatement sentir », se trouverait dans l'infinitif, précisé quelquefois par la préposition *à* qu'on ajoute au verbe. On peut se demander si cette nuance modale n'est pas exclusivement dans le contexte. Mais c'est là encore une de ces questions fondamentales que M. Eringa ne se pose même pas. Pour lui, l'idée de but est « impliquée » dans l'infinitif et... « découle directement du sens primitif de l'infinitif » [1], qui, il y a je ne sais combien de dizaines de siècles, aurait été un locatif ; puis, « sous l'influence de l'infinitif passif, qui est le datif d'un substantif verbal, ce locatif exprime, de très bonne heure déjà, la tendance, la direction vers un but » (p. 6). On se demande s'il est permis de publier encore aujourd'hui des élucubrations pareilles, sur lesquelles il serait vraiment déplacé d'insister. Pour expliquer une tournure comme *De n'aimer que vous-même est en votre pouvoir*, il ne faut donc pas étudier le français moderne, ni même rechercher le moment où *de* s'introduit pour la première fois dans des constructions de ce type : « il convient de remonter au latin » [2] ! Pourquoi pas, au fond,

1. P. 12, note 5.

2. Sans doute parce que le latin ne connaît même pas la construction en question ! (p. 88).

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

au pré-indoeuropéen ? Ce serait plus logique ! Dans la construction *D'avoir les yeux tantôt doux et tantôt rigoureux, cela se peut*, l'emploi de *cela* « s'appuie (?) sur le latin classique » [1]. Mais opérer ainsi, c'est confondre les besoins syntaxiques d'un Français moderne avec les besoins syntaxiques d'un Romain de l'époque de saint Augustin, de Cicéron, d'Ennius ou de... Romulus. Il y a bien des cas où ces besoins sont restés les mêmes, mais il y en a autant où ces besoins ne sont plus identiques du tout. Ni dans l'un, ni dans l'autre cas le latin n'explique le français moderne. Le latin ne saurait expliquer ni ce que le français a conservé en fait de syntaxe, ni ce que le français a rejeté — p. ex. l'accusatif avec infinitif —, ni ce que le français a créé, p. ex. l'article, une forme spéciale pour le conditionnel, l'emploi de *se* et de *son* se rapportant à autre chose que le sujet, cent autres constructions encore. On peut dire que, p. ex., le *ch* de *cheval* s'explique en partie par le latin, puisque le français n'aurait pas ici un *ch* si le latin n'avait pas eu un *c*. Mais ce sont là des signes arbitraires, en ce sens qu'il n'y a aucun rapport entre le signe et la signification du mot. Mais, dès qu'il s'agit de rapports syntaxiques, il ne reste *rien* de cette prétendue « explication » par le latin [2]. J'avoue qu'à mes yeux rien n'est plus evident, et je me propose de revenir ailleurs plus longuement sur cette question si importante. Comme on l'a vu, M. Eringa va plus loin encore : il *remplace* une valeur française par une valeur latine. Cette méthode « historique » crée des mirages syntaxiques ; il serait difficile de trouver une étude de syntaxe où cela apparaît plus manifeste que dans le livre de M. Eringa.

Voici un autre échantillon de sa méthode historique.

Dans la construction du type « infinitif après une locution impersonnelle », l'emploi de *de* l'emporte peu à peu sur l'emploi de *à* et

1. P. 92.

2. Il est évident qu'en syntaxe comme ailleurs il faut tenir compte de l'élément « tradition ». Une construction syntaxique ne change pas non plus d'un jour à l'autre. Mais ce que je nie, c'est la possibilité d'*expliquer* une construction syntaxique moderne par une construction syntaxique d'*il y a quinze ou vingt siècles*. Il peut y avoir *identité de construction*, comme il y a souvent identité de construction, p. ex. entre le français et le hollandais. C'est qu'il y a alors identité de besoins syntaxiques. Mais *en fait de syntaxe*, il n'y a jamais, à une distance de quinze ou vingt siècles, rapport de cause à effet, comme semblent le croire encore tant de romanistes qui *expliquent* la syntaxe française moderne par la syntaxe latine toutes les fois qu'il n'y a qu'*identité*.

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

de l'infinitif pur. Pourquoi ? Ce changement résulterait « d'une évolution dans la mentalité française. C'est à la fin du XVe siècle, et plus encore au XVIe, sous l'influence de la Renaissance, que la raison, la conscience de soi, prévalent sur l'imagination et le sentiment. D'un côté, l'imitation du latin (*sic*) maintiendra longtemps l'infinitif pur ; d'autre part, il est plus logique (*sic*) de se servir de *de* que de *à* devant l'infinitif prépositionnel... [1]. Au moyen âge on voit l'action du verbe principal s'exercer dans la sphère limitée par l'infinitif. La préposition *de*, au contraire, marque le rapport de cause à effet [2], et l'expression du rapport causal se substitue au sens local [3] ou final de *à*, comme l'allégorie, qui est une manière de rendre visible l'enchaînement des idées, fait place au raisonnement mathématique » (p. 134). L'auteur va-t-il démontrer cette remarquable théorie ? Explique-t-il cette « imitation du latin » par tout un peuple ? Donne-t-il des statistiques historiques ? Cite-t-il des exemples probants de l'influence de ce changement de mentalité sur d'autres constructions françaises ? Cette influence devrait se manifester partout très clairement, du moment qu'elle détermine jusqu'à l'emploi de *de* ou de *à* devant l'infinitif-sujet logique. Nous avertit-il des nombreux cas où *de* devant l'infinitif est dès le début plus usité que *à* ? En un mot : tâche-t-il de prouver ce qu'il avance ? En aucune façon. Il *affirme*. Il nous *communique une conviction*. Et c'est là ce qu'il appelle une « méthode historique ».

Pourtant il cite un fait qui lui semble parallèle à tout ce mouvement « vers plus de clarté et de précision » : l'introduction du sujet grammatical *il* devant les verbes impersonnels. Et là aussi il y aurait l'influence de la Renaissance, de l'allégorie, de la conscience de soi, de l'imagination, du sentiment et du raisonnement mathématique : M. Eringa dit expressément que tout cela explique *les deux phénomènes* qui changent la structure de la phrase impersonnelle, à savoir l'introduction de *il* et celle de *de*, c'est-à-dire l'intro-

1. Voici la phrase que j'omets dans le texte : « Dès l'origine, a d exprime la proximité dans l'espace et la direction d'un mouvement vers quelque chose, puis le point d'aboutissement d'une extension ou d'un mouvement, et c'est là aussi sa signification essentielle devant l'infinitif, qui par là restreint le domaine de l'activité du sujet et précise le but de l'action ».

2. Dans *Il est temps de partir !* On voit que cette conception de *de* mène loin !

3. L'auteur veut dire, sans doute : le sens de « proximité dans l'espace » ; voir plus haut.

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

duction d'un pronom qui « a la fonction purement formelle de remplir la place occupée par le sujet pronominal près des verbes personnels » [1], et d'une préposition peut-être déjà vide au moment où elle commence à s'introduire dans les constructions infinitives en question.

Voici encore un curieux passage où M. Eringa applique sa méthode historique. Il explique la construction : *Il fait bon demeurer* par... facere avec un double accusatif. Le point de départ serait une construction comme celle-ci : *Xenophon facit Socratem disputantem*. Seconde étape : *Hoc telum me flere facit*, où « l'infinitif est à considérer comme le complément prédicatif du régime direct ». Passant ensuite aux constructions du vieux français, il relève une difficulté [2] : « dans le type de phrase qui nous occupe — abstraction faite de l'emploi impersonnel du verbe [3] — les rôles sont intervertis ». Voilà qui est grave ! On trouve partout, en effet, la construction : *verbe impersonnel* + *adjectif* + *infinitif*. « Cet ordre de mots ne répond pas à la logique » ; lisez : «... ne répond pas à mon essai d'interprétation ». Alors, sans ombre de preuve, M. Eringa nous offre cette « explication », qui arrange tout, évidemment : « C'est que, ici comme partout en vieux français, le sentiment plutôt que la raison détermine la succession des mots dans la phrase » (p. 124). — C'est ainsi que l'on se tire d'affaire, lorsque l'histoire *contredit* nettement une hypothèse préconçue. Voilà la méthode « historique » de M. Eringa, qui ose traiter les autres essais d'explication de ces constructions, sans même les discuter [4], d' « hypothèses plus ou moins arbitraires de contamination et de recomposition, instruments trop dociles entre les mains des grammairiens philosophes » ! Que ce dédain est donc déplacé !

*
* *

Nous avons vu ce que M. Eringa appelle une méthode « historique », et nous avons reconnu dans l'idée qu'il en a l'une des causes

1. P. 112, à propos de *il faut*.
2. Il y en a d'autres!
3. Petit détail, évidemment !
1. P. ex., les essais d'explication de Tobler et de M. Kjellmann.

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)

qui font que ses analyses synchroniques sont si souvent erronées. Nous nous en tiendrons là [1] et nous conclurons.

La méthode de M. Eringa a-t-elle réussi à « rendre compte d'un certain nombre de phénomènes grammaticaux que le raisonnement pur s'efforce inutilement d'élucider » ? Il me semble qu'aucun des résultats obtenus ne nous invite à rien changer à nos méthodes modernes en matière de syntaxe [2]. La méthode de M. Eringa a-t-elle su « préciser » le sens des morphèmes et du sémantème qui constituent les éléments essentiels de la phrase infinitive ? Non seulement elle n'a pas réussi à en « préciser » le sens, mais elle n'a même pas réussi à en déterminer la fonction essentielle. En un mot : les développements de M. Eringa s'appuient sur un certain nombre d'erreurs fondamentales. Ces erreurs s'expliquent surtout par :

a) la méconnaissance du fait qu'un signe syntaxique comme *de* devant l'infinitif n'a pas toujours une fonction logique, même là où il s'introduit pour la première fois dans un type de phrase ;

b) l'idée fantaisiste qu'un signe linguistique pourrait « transmettre » de « l'émotivité latente » à un signe voisin ;

c) une méthode historique qui ne mérite en aucune façon ce nom, puisqu'elle se contente d'affirmer ce qu'elle devrait tâcher de prouver, et qu'elle arrange les faits lorsque ceux-ci risquent de compromettre une hypothèse préconçue ;

d) la méconnaissance — d'ailleurs trop générale encore en matière de syntaxe — du fait que, pour déterminer la fonction d'un signe syntaxique *français*, il ne faut remonter ni à l'indoeuropéen, ni même au latin, mais l'étudier dans l'époque qui s'en sert et aux besoins de laquelle il répond. Peu d'études prouvent mieux que le livre de M. Eringa que la méconnaissance de cette vérité crée nécessairement des *mirages syntaxiques*.

Leiden. C. DE BOER.

1. Ainsi, je passe sous silence un certain nombre d'analyses erronées, comme aussi le fait que l'auteur confond quelquefois morphologie et syntaxe.

2. L'auteur aurait-il pensé aux méthodes purement logiques du XVIIIe siècle en parlant ici de « raisonnement pur » ? On ne peut pourtant pas admettre qu'il ignore les méthodes de la linguistique moderne au point de ne voir dans ces dernières que du « raisonnement pur » !

BDD-A17932 © 1927 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:08:14 UTC)